

Peinture suisse : petits maîtres

Autor(en): **Bovy, Adrien**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique franco-suisse**

Band (Jahr): **32 (1952)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-888453>

Nutzungsbedingungen

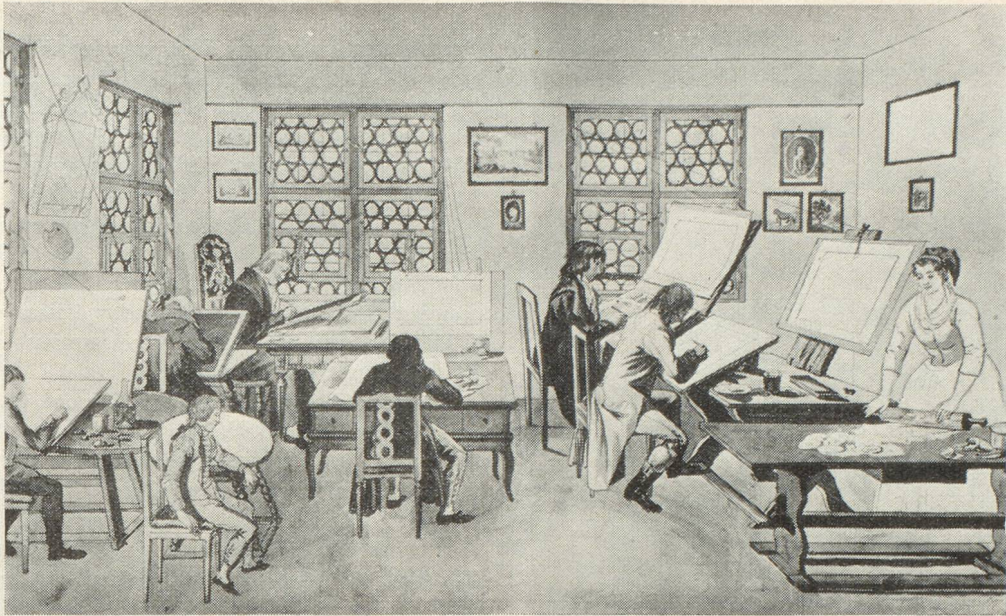
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Gabriel Lory (1784-1846) : *L'atelier du peintre Fehr, à Saint-Gall (aquarelle)*

Peinture suisse

PETITS MAITRES

par

Adrien Bovy

TANT que les Suisses ont vécu selon leurs vieilles coutumes et dans une relative simplicité, on ne s'inquiéta guère de définir ce qui les distinguait des autres gens. On se le demande au contraire dès la première moitié du XVIII^e siècle, alors qu'une aristocratie, qui donne le ton, prend de plus en plus ses modèles hors des frontières. Le service étranger y est pour beaucoup. Les officiers revenant de Paris et de Versailles importent des mœurs nouvelles, le goût du luxe, de la vie mondaine, des belles manières sous lesquelles se cache quelquefois l'incrédulité des « philosophes ». Mais une réaction devait se produire. Des écrivains se donnent pour tâche de combattre les tendances d'une société qui se « deshelvétise ». On remet en question les fondements du patriotisme : qu'est-ce que la Suisse ? Qu'est-ce qu'être Suisse ? Et, à ces questions, l'une des réponses prend une importance toute nouvelle. On s'écrie, comme on le fera plus tard dans un chant d'école : « La Suisse

est belle ! Ah, qu'il la faut chérir ! » Les yeux s'ouvrent sur les beautés de la nature. Les bords de la Limmat inspirent J. J. Bodmer. Puis c'est Albert de Haller, qui parcourt la montagne en naturaliste, mais qui est saisi d'admiration devant les spectacles qu'elle lui offre et qui la chante dans son poème des *Alpes*, antérieur de 29 ans à la *Nouvelle Héloïse*, ce poème où les vues de la Suisse, telles qu'on les dessinera bientôt, sont comme décrites d'avance.

Parcourir le pays, c'est prendre contact avec le campagnard ou l'alpicole. Ce n'est plus le mécontent d'autrefois, celui de la Guerre des paysans. On s'aperçoit que son habitation témoigne d'un grand goût et d'une parfaite ingéniosité, qu'elle est bien tenue, que la simplicité des mœurs n'exclut ni la politesse, ni le sens de l'hospitalité.

Voilà l'homme qui vit selon les lois de la nature ! De là à lui prêter toutes les vertus, il n'y a qu'un pas, et on le donne en exemple à ceux qui, dans les villes



J.-J. Biedermann (1763-1830) :
La promenade en « Whisky » (vers 1789)

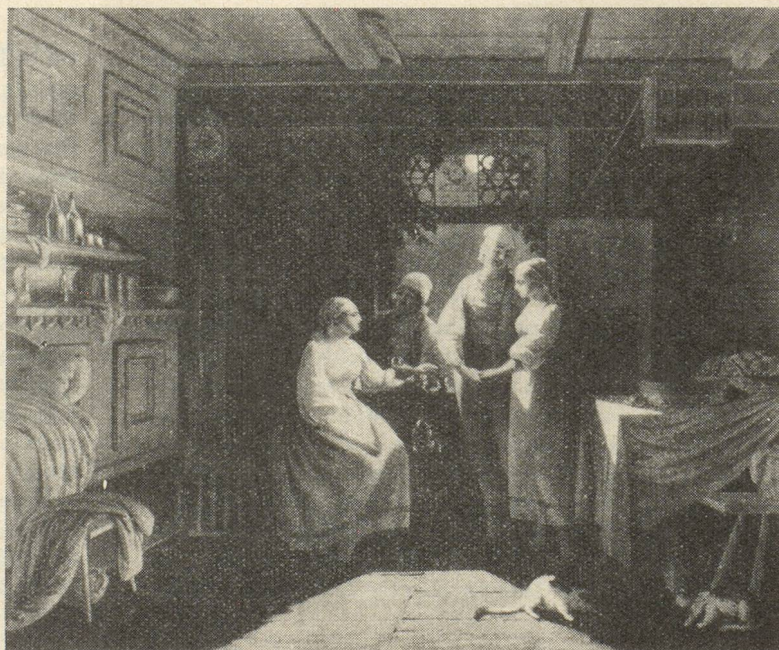
ou les châteaux, mènent une vie compliquée, s'adonnent aux futilités et glissent quelquefois jusqu'à la corruption.

Le pays — non seulement ses cités, grandes ou petites, mais ses lacs, ses rivières, ses montagnes, ses fermes, ses troupeaux — et d'autre part ses habitants, avec toute la variété de leurs costumes de travail ou de fête, tel est le double programme que vont réaliser à leur manière, dès la seconde moitié du XVIII^e siècle et au delà, une quantité de modestes artistes, et d'abord Aberli.

Il est de Winterthour, mais vient à Berne où les arts sont alors particulièrement en honneur. Après un séjour à Paris, il peint près de Thoune et de Lauterbrunnen des aquarelles qui sont goûtées et dont on lui demande des répliques. C'est pour faciliter ce travail de copiste qu'il s'avisa de graver le dessin, l'aquarelliste n'ayant plus qu'à colorier une esquisse invariable. Tel est le procédé qui allait permettre de répandre dans toute la Suisse et au dehors d'innombrables estampes peintes, paysages ou « Trachtenbilder ».

L'exemple donné par Aberli fut, en effet, immédiatement suivi. Des artistes,

F.-N. Koenig: le « Killgang », une ancienne coutume bernoise, la visite nocturne des garçons à leurs belles



dans toutes les régions du pays, s'employèrent à satisfaire une clientèle qui ne cessait de croître. Si Freudenberg, Zehnder, les deux Lory, Daniel Lafond, König, sont Bernois, des ateliers s'ouvrirent un peu partout. Chaque ville eut les siens et les « petits maîtres » furent légion.

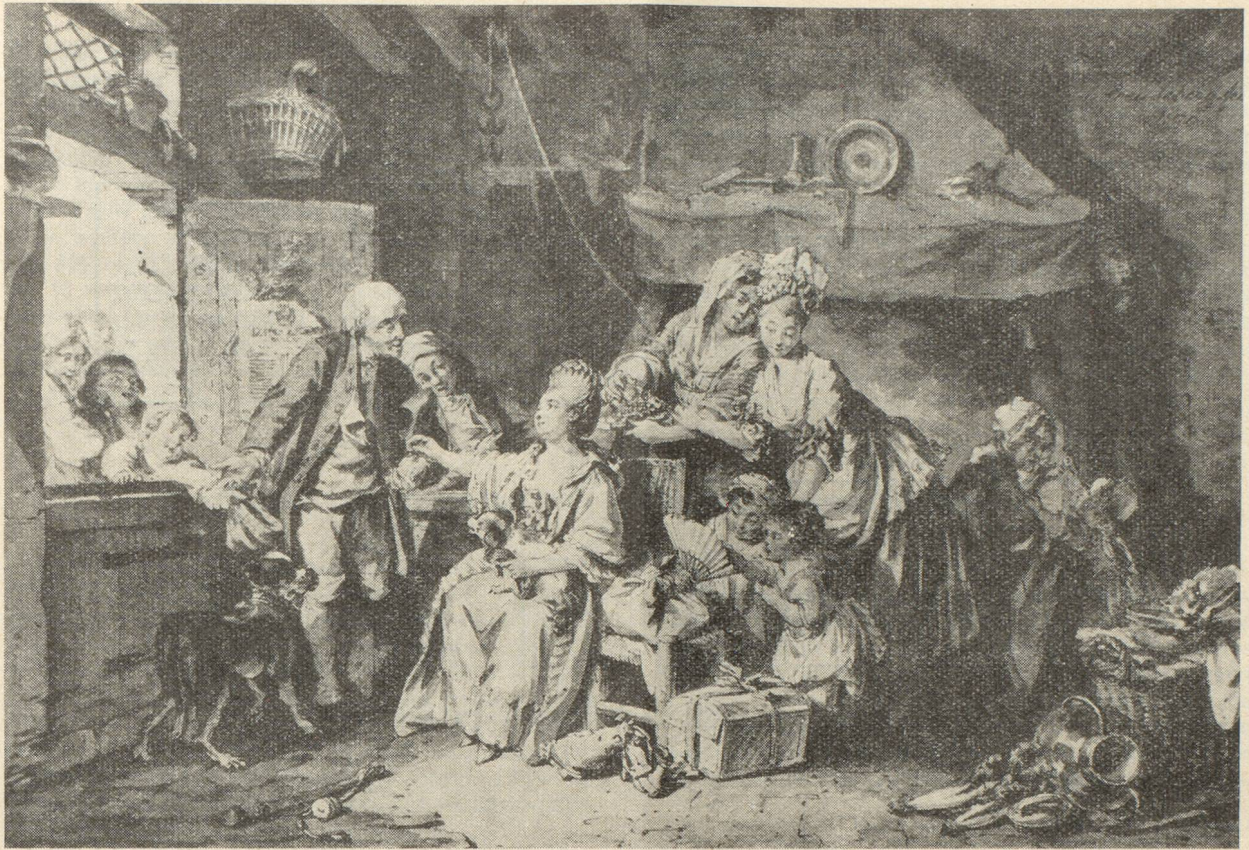
L'histoire de cette abondante production est d'autant plus complexe que, dès le début, des collaborations s'établirent, que le dessinateur et le graveur furent souvent distincts et que les aides étaient nombreux. C'est eux qui coloriaient les estampes d'après un modèle donné par le patron.

Un procédé vint bientôt se joindre à celui dont Aberli s'était servi, celui de l'aquatinte, grâce auquel la gravure ne donnait pas seulement le trait, mais les valeurs d'ombre et par conséquent le modelé.

Il faut noter d'autre part que, parmi la foule de ces auteurs de « Vues », quelques-uns n'eurent pas recours à la gravure. C'est le cas, par exemple, d'Emm. Curty, de Fribourg, portraitiste de sa ville natale, dont chaque ouvrage est un *unicum*.

Il convient aussi de rappeler que l'un des premiers représentants de l'estampe coloriée dans le domaine du paysage, l'Argovien Caspar Wolff, eut l'audace de s'attaquer à la haute montagne et que son Recueil fut présenté au public, en 1776, par le grand Haller. Plus tard, des Genevois, Bourrit, les Linck, à la suite du savant H. B. de Saussure, feront connaître les sommets et les « glaciers » de la chaîne du Mont-Blanc.

Quant aux « Trachtenbilder », il s'agit surtout des innombrables pages d'un charmant catalogue vestimentaire. Le personnage, le couple, le groupe, se fait voir, n'agit pas. Ainsi se montrent aussi les modèles du Lucernois Josef Reinhart, peintre de chevalet qui serait en marge de notre sujet si König n'avait pas interprété, en estampes coloriées, une grande partie de son œuvre.



S. Freudenberger : *La halle*

Cependant, dans d'autres pièces, voici l'action. Il est sous-entendu que le rude labeur du paysan est la condition de son bonheur, mais c'est le bonheur qu'on nous dit. On ne représente pas l'homme au travail, labourant, fauchant ou abattant un arbre. Tout au plus le voyons-nous traire une vache, aiguïser sa faux ou apporter de l'alpe un fromage. Et quand l'image prend de l'importance, c'est aux délassements qu'on demande des sujets : un repas champêtre, une fête, un jeu. Lory-le-fils illustre celui du *Lanceur de pierre* et la *Lutte des bergers*, ou bien c'est une scène plus intime, une joie de famille, le *Mariage*, le *Baptême*, de König.

Si, dans cet art des petits maîtres, on se tait sur ce qui rend pénible la vie du paysan, jamais du moins ne fait-on de lui un amuseur pour les citadins. Il n'a rien des « magots » de Teniers et de van Ostade. Il ne fait pas ribote. Ses fêtes, pleines de décence et même de dignité, ne ressemblent pas aux kermesses.

Freudenberger occupe une place particulière. Il est parti, tout jeune, pour Paris ; il y a passé huit ans dans l'entourage de Boucher et de Greuze et il a travaillé comme eux dans le genre galant ou sentimental. De retour à Berne, où on le retient, le voilà voué, par la force des choses, aux sujets rustiques. Il faut oublier les paysans enrubannés, les villageoises de théâtre de Boucher. Oubliera-t-il leurs mains fines et leurs petits pieds ? Oubliera-t-il ce qui, dans les

tableaux de Greuze, doit émouvoir l'« homme sensible ? » Pas tout à fait. Et cependant c'est à sa conscience qu'il faut rendre justice, au soin qu'il a mis à dessiner les maisons aux toits de chaume et tous les accessoires nécessaires aux travaux quotidiens. Si ses jeunes mères ont quelquefois des attitudes un peu bien élégantes, le décor est vrai et la composition est d'une aisance que les autres petits maîtres ne trouvent pas toujours.

Les scènes de mœurs de Freudenberger, de König, de Lory, confinent au « genre ». Le passage se fait sans heurt de leurs figurines à celles des tableaux d'Adam Töpffer, pour ne nommer que lui. Le coloriage des uns a préparé la peinture des autres.

Remarquons enfin que si l'œuvre des « petits maîtres » a eu pour première raison d'être de faire connaître la Suisse aux Suisses eux-mêmes, elle a donné aux étrangers le désir de la connaître aussi. Les patriotes qui avaient combattu l'influence française avaient porté leur sympathie vers l'Angleterre. Celle-ci nous a rendu la politesse. Ce sont les Anglais qui se sont épris les premiers de nos lacs, de nos montagnes et de nos cités pittoresques. Turner, Ruskin, y sont venus dessiner, et que d'estampes alors ont passé la Manche ! Elle nous en reviennent quelquefois pour la joie des collectionneurs.

Adrien Bovy